

C'est un vrai problème, car chaque année, les événements extrêmes font en moyenne 3 000 victimes en Europe. Souvenons-nous de la canicule de 2003 et ses 75 000 décès (20 000 en France). Selon les prévisions, ce nombre pourrait être multiplié par 30 ou 40 d'ici à la fin du siècle dans certaines régions et 99% seront liées aux vagues de chaleur dans les villes.

L'élévation du niveau des mers est aussi indubitablement liée aux activités humaines. Pour d'autres phénomènes, comme les cyclones, l'intensification anticipée – qui est déjà une réalité – a aussi des causes anthropiques.

Le cas des inondations est quant à lui beaucoup discuté, mais un consensus se dégage sur une augmentation du nombre d'épisodes méditerranéens. Et on comprend bien le mécanisme: une mer plus chaude libère plus de vapeur d'eau qui retombera ensuite sous forme de précipitations. L'inondation dans le sud de l'Île-de-France, en juin 2016, a surpris. Et, depuis, des simulations ont suggéré que la fréquence de ces événements pourrait augmenter.

Qu'en est-il des sécheresses ?

Jean Jouzel : L'attribution est moins facile pour le moment. Dans le nord et l'est de la France, quatre étés secs se sont bien succédés, et des rivières ont pour la première fois depuis longtemps été asséchées. Mais les séries historiques montrent que de tels épisodes se sont déjà produits par le passé. Il en est de même pour les grandes tempêtes extratropicales dans nos régions, comme celle de 1999, qui détruisent nos forêts. Il y en a eu aussi au XVIII^e siècle. Dans les deux cas, la prudence s'impose pour déceler la trace du réchauffement climatique.

Quoi qu'il en soit, la conséquence d'une sécheresse plus marquée et des pics de chaleur plus fréquents est la multiplication des mégafeux, par exemple en Californie, en Amazonie, en Australie... La France est un cas à part, car dans notre pays seuls 10% des incendies sont d'origine naturelle, l'essentiel étant des feux criminels, et leur prévention s'est améliorée.

On oublie souvent que les sécheresses ne résultent pas seulement d'un manque de précipitations. L'évaporation est aussi un facteur central, et avec un réchauffement d'un degré de plus, la loi de Clausius-Clapeyron nous dit qu'elle augmente de quelques points de pourcentage. Je suis toujours impressionné par ces cartes du projet *Explore* montrant qu'à l'horizon 2050 les débits des fleuves et des

rivières diminueront de 10 à 40%, voire plus en été. C'est le cas même dans les régions comme le Nord de la France et le bassin Seine-Normandie, où l'on ne prévoit pourtant pas beaucoup de modifications des précipitations en moyenne annuelle.

Mais la sécheresse n'empêche pas les inondations, car on parle ici de moyenne des précipitations sur l'année. Ainsi, avec le réchauffement, dans les régions sous influence de l'Atlantique, les hivers sont plus doux et généralement plus arrosés par des masses d'air venant de l'océan. Les risques d'inondations augmentent dans les villes comme Morlaix, Redon, Messac... en Bretagne, mais surtout en

climatique de façon que l'adaptation reste possible pour l'essentiel, notamment pour des pays plus vulnérables que la France. Mais dans notre pays, nous n'échapperons pas à au moins 1 °C supplémentaire, dans le meilleur des cas. Au-delà, si on ne fait rien pour lutter contre, le réchauffement atteindra 4 à 5 °C et là, l'adaptation sera vraiment problématique. Auparavant, je mettais l'accent sur l'atténuation avec l'idée qu'à trop parler d'adaptation, le public peut penser qu'il n'y a rien à faire ou que ce serait inutile. Aujourd'hui, je suis convaincu qu'il faut mener les deux de pair, c'est clair.

D'ici à 2100, le nombre de victimes liées aux événements climatiques pourrait être multiplié par 30 ou 40 dans certaines régions

Angleterre. Ces dernières années, la Tamise a souvent débordé. Et cela ne va pas s'arranger avec l'élévation du niveau de la mer, qui ralentira le flux des eaux des bassins-versants vers celle-ci.

Chaque pays et chaque région ont leurs propres fragilités qui sont autant de sources de tension. Avec globalement moins d'eau, même si les réserves souterraines restent disponibles, des arbitrages seront nécessaires dans certaines régions, par exemple entre irrigation et tourisme.

Face à ces sombres perspectives, nous avons deux façons de réagir : empêcher le pire d'advenir, c'est l'atténuation, ou s'adapter. Sont-elles complémentaires ?

Jean Jouzel : C'est une question d'échelle de temps. Le réchauffement est inéluctable jusqu'en 2040-2050, quoi que l'on émette dans l'atmosphère au cours des dix prochaines années. Donc, l'adaptation est indispensable, et c'est l'idée de l'accord de Paris sur le climat, signé en 2015: limiter le réchauffement

Dans beaucoup d'endroits, l'adaptation passe par des solutions fondées sur la nature, par exemple la restauration de récifs huîtres pour en faire des brise-lames. Qu'en pensez-vous ?

Jean Jouzel : Il y a beaucoup à faire de ce côté-là, par exemple en réinstallant des mangroves dans certaines régions. En fait, c'est un peu le retour du bon sens. Mais ces dispositifs naturels ne seront pas suffisants pour contrer une élévation de 1 mètre du niveau de la mer et ne dispenseront pas de fabriquer des digues. Et ces dernières ont aussi leurs limites. Certains spécialistes réfléchissent à rendre des terres à la mer. Et au Pays-Bas, une réflexion est menée autour de l'idée d'habitats quasi aquatiques qui accepteraient une submersion temporaire.

Un article récent indiquait qu'en France, après 2050, jusqu'à un million d'habitants des régions côtières seront exposés au risque de submersions. Et c'est selon moi un cas d'inégalité face au réchauffement climatique, car une maison inondée, ➤